

*Promenons-nous dans le bois...* C'est moi le loup. Le sait-elle? Peut-être bien. En tout cas elle a accepté ma proposition de nous rendre, jeudi après-midi, dans la forêt de Sénac. J'ai là-bas quelques bons souvenirs. Je connais bien l'endroit. Futaies profondes où nous aurons la paix. Ce n'est pas que des idées de viol ou de simple fornication me passent par la tête, nous n'en sommes pas encore là; mais je veux précipiter les choses, obtenir un peu plus que ces bénins attouchements. Et pour cela changement de décor. Je suis un délicat. Un scrupule me prend de l'embrasser au Perroquet, il me semble que ce serait gâcher son premier baiser que de le lui donner dans ce lieu trivial. Quant au jardin public, n'y pensons pas. Beau scandale si je me laissais

pincer. C'est pour le coup que ma belle-sœur me traiterait de satire.

Je ne sais si cela vient de son âge ou de la droiture de son caractère, mais Isabelle n'a pas de ces sautes d'humeur si fréquentes chez les femmes. Elle ne revient jamais en arrière. Il m'arrive parfois de piétiner, en sa compagnie, mais jamais elle ne me dispute un de ces avantages que j'ai conquis de haute lutte. Elle me donne sa main et me la laisse, elle me donne son front, son sourire, sa confiance, et ne me les retire pas par une vaine coquetterie. Si toutes les femmes se montraient aussi simples, aussi franches ! Mais la plus bonasse se croirait déshonorée de n'avoir pas ces réticences qui la rendent, pense-t-elle, plus désirable.

Nous progressons sensiblement sur la voie du cœur, la seule ouverte. Elle a très bien compris ma leçon, et qu'il pourrait nous en cuire de rendre publique notre aventure.

– Savez-vous, lui ai-je dit, ce que l'on fait aux hommes comme moi, qui aiment les petites filles ?

Non, elle ne le savait pas.

– On les met en prison.

Ce réflexe de peur ! Elle m'agrippa par les deux bras, comme si déjà on m'arrachait à elle.

– Pourquoi dites-vous ça ? demanda-t-elle. Ce n'est pas vrai ?

Et me voilà lancé dans un cours de droit pénal. Que nous soyons passibles d'un châtiement la plonge dans la stupeur. Sa conception d'un monde hostile s'en trouve renforcée.

– Je ne peux croire à tant de méchanceté, dit-elle.

On ne peut être plus pur. J'avais peur, au début, qu'elle n'ait des remords, des scrupules. Rien de plus agaçant que ces filles, parfois plus très jeunes, qui se donnent en criant : « Mon Dieu, qu'est-ce que je fais ! » Pauvres oies. Que ne restent-elles sages, si l'amour les effraye à ce point. Je suis content qu'Isabelle possède ce bel équilibre ignorant du péché. J'éprouverais moi-même du désagrément si je la sentais inquiète. Étonnant, tout de même, que son éducation ne l'ait pas plus marquée.

Je la questionnai sur ce point.

– Isabelle, ne pensez-vous pas que ce que nous faisons est mal ?

– Mal ? Pourquoi...

– Enfin, réfléchissez... Nous nous aimons, mais nous n'avons pas l'intention de nous marier. Ne vous a-t-on pas appris, je ne sais pas, moi... Que l'amour en dehors du mariage...

Nous marchions à ce moment rue du Hautoir, une rue obscure que la nuit rendait plus sombre encore. Elle s'arrêta brusquement. Elle commença une phrase puis se tut, comme devant une impuissance à s'exprimer. J'insistai.

– Répondez, Isabelle.

Alors pour la première fois je la vis en colère. Une colère mesurée, maîtrisée, mais qui n'en déformait pas moins son visage. Et cette rage ne s'en prenait pas à moi, qui pourtant avais essayé de troubler sa quiétude, mais à ces forces obscures qui l'entourent et la blessent, sa famille, ses camarades qui sans raison l'ont rejetée, les sœurs du pensionnat. Longtemps elle se libéra, d'une voix aiguë, proche des larmes, longtemps elle invectiva contre tous ceux qui la musèlent, la briment, et dont jusque-là elle n'avait pas saisi la cruauté.

– Et puis, dit-elle, je ne veux rien savoir. Rien savoir.

Savoir quoi? Cette révolte me fit sourire. On suit dans la rue une fille gentille, bien ordinaire, et un beau jour elle se dévoile, on découvre une mer en tempête, des drames secrets, des horizons sans fin... Je n'ai d'ailleurs qu'à me louer de cette révolte. Isabelle part en guerre, mais c'est pour me défendre, moi,

celui qu'elle aime. Car elle m'aime, voilà le plus curieux. J'ai tenté de lui faire dire comment elle avait découvert son amour. Une curiosité, un point d'histoire. J'espérais, sans me l'avouer, qu'elle parlerait de coup de foudre : « À l'instant où je vous ai vu... Dès la première minute... » J'en aurais été flatté, inexplicablement. Mais non. Je ne suis pas de ces coqs de village. Je dois m'imposer, peu à peu. Ce n'est que lentement qu'Isabelle s'est mise à m'aimer, jour après jour, au fur et à mesure qu'elle découvrait notre parenté d'âme, « ces affinités invisibles, dit-elle avec maladresse, qui nous ont poussés l'un vers l'autre de toute éternité ». Tu parles !

Un vent aigre soufflait et balayait la place des Victoires. J'attendais Isabelle, un petit paquet à la main. Brioches, chocolat. « En cas » aurait dit ma grand'mère. Nous avions rendez-vous à deux heures justes. À trois heures moins le quart elle n'était pas encore là. Je commençai à sérieusement m'alarmer. Je m'affole pour un rien. Au moindre retard, j'imagine un accident, une syncope. Puis la colère me prend. M'a-t-on oublié? S'est-on moqué de moi? Je la vis qui courait, de l'autre côté de la longue place, et ma colère fit place à la gratitude. Petit chat essoufflé qui se précipitait vers moi, trop ému pour trouver ses mots.

Elle finit par s'expliquer.

– Au dernier moment papa est revenu, il avait oublié des papiers... Je ne voulais pas

qu'il me voie sortir, j'ai dû attendre une demi-heure.

Elle eut un mouvement de tendresse, frotta sa joue à mon manteau. « Pas ici, Isabelle, si l'on nous voyait ! » J'enrage de devoir me cacher. Mais quelle joie de devoir la refréner.

Nous prîmes un vieux tramway et bientôt nous gagnâmes la banlieue. Ces engins vont à une lenteur exaspérante. Des courants d'air passent à travers les fenêtres mal closes, il n'y a aucun moyen de chauffage. Tous les cent mètres on s'arrête, sans raison apparente. Nous étions seuls. L'été, les wagons sont bondés d'enfants et de boy-scouts, mais l'hiver le tramway marche à vide, sinistre chenille qui bringuebale à travers la campagne. Isabelle et moi nous étions assis côte à côte, muets, transis de froid. Je couvris ses jambes d'un pan de mon pardessus. Elle avait accompli un effort de toilette. Elle avait mis des bas, des souliers à talons. Elle portait toujours son manteau d'uniforme, d'un bleu si triste, mais par le col sortait une écharpe de laine angora, d'un jaune criard. Ce mauvais goût m'enchantait. J'aime qu'une femme soit bien habillée, et cependant je ne déteste pas qu'elle n'ait aucun sens de la toilette. Je vois

là un signe de faiblesse, une candeur qui s'extériorise.

Nous descendîmes à Sénac. En quelques minutes nous gagnâmes la forêt. Je n'étais encore jamais venu là durant l'hiver, et l'endroit me sembla désolé, d'une tristesse indicible. Le ciel était bas, de ce gris qui annonce la neige. Le sol était recouvert d'un épais tapis de feuilles mortes qui craquaient sous nos pas à grand bruit. Le vent s'était calmé. Le froid demeurait vif, cependant la marche nous fouetta le sang et bientôt je me réchauffai.

Je me sentais de mauvaise humeur. À distance, cette forêt m'était apparue comme un lieu enchanteur. Et maintenant que j'y étais, je ne comprenais plus quelle idée folle m'avait amené là. Pour tout dire je m'embêtais. Sans doute Isabelle était-elle avec moi, mais nous aurions pu aussi bien nous trouver ensemble en quelque endroit plus agréable. Je poussai jusqu'au Carrefour de l'Étranger, une vaste clairière où viennent aboutir plusieurs allées cavalières. J'en avais gardé un souvenir ébloui, une très belle image de coucher de soleil au travers des ormeaux. Mais les arbres étaient nus, et quant au soleil on

ne l'apercevait qu'à peine, tapi derrière une couche de brume qui blessait les yeux.

Je m'arrêtai et m'assis sur le sol, le dos appuyé contre un monticule. Isabelle vint me rejoindre. J'avais beaucoup compté sur la poésie du lieu pour m'aider dans mon entreprise, mais il fallait m'en passer. J'ouvris mon petit paquet et nous mangeâmes les brioches et le chocolat. Nous parlions peu. Le moment était venu d'agir et je tâchai de garder mon sang-froid. De la méthode, du savoir-vivre. J'entourai de mon bras l'épaule d'Isabelle. Bon. Nous étions aux trois quarts étendus, nos corps à se toucher, et, bien que gêné par mon épais pardessus, je me sentais très à mon aise. J'embrassai ses cheveux. Geste rituel et qui ne m'engageait pas. Ses cheveux. Douce odeur d'eau de Cologne, parfum de propreté. J'aime cette netteté dont elle témoigne, ses ongles toujours propres, ses souliers bien cirés. Je passai des cheveux au front, remontai vers la tempe, glissai lentement tout autour de l'oreille, jusqu'à cette région de la nuque qui est douce comme une soie. Puis je revins, gagnai la joue, et de nouveau la tempe, les sourcils. Tendre voyage, long voyage. J'aurais pu me montrer plus brutal, moins jeune chien novice. J'aurais

pu. Mais je ne regrette rien, si ce n'est que cette lente approche ne fût plus lente encore. Peut-être ai-je tout inventé de moi-même, peut-être Isabelle s'étonna-t-elle de mes trop grandes précautions, mais rien n'aurait pu me forcer d'agir plus vite, risquer de détruire ce charme qui naissait de tant de lenteur.

Des sourcils je glissai aux paupières, je suivis la courbe du nez, le vallonnement de la joue, la commissure des lèvres. Et je touchai à ses lèvres. Brûlure infime, bonheur d'âme. Je m'attardai longtemps à cet effleurement plus léger qu'un souffle. C'était une étape de plus, l'une des plus graves. Isabelle ne bougeait pas, raidie entre mes bras, les mains le long du corps. Pensait-elle? Ou bien son émotion était-elle trop profonde? Je ne sais. Quant à moi j'avais furieusement envie de boire à sa bouche, de la mordre. Mais je veux que tout arrive en son temps. Je me retins.

Je la laissai. Elle ouvrit les yeux qu'elle tenait fermés depuis un moment. Petit visage de morte, où nul sentiment ne se lit. Je commence à bien la connaître, je sais deviner ces instants, si graves pour elle, qu'alors ses traits se figent et qu'elle semble rentrer en elle-même, pour mieux se recueillir.